

Des signes annoncent à l'être humain son passage à une vie plus limpide, véritables messages du futur qu'il faut méditer, éclairer des lueurs de l'intuition, interpréter par métaphores successives pour cueillir leur sens secret et se tenir, à la fois impatient et apaisé, dans l'attente de l'inévitable. Et, des années plus tard, quand It'van, retrouvant cette journée dans sa mémoire, essaiera de découvrir ces avertissements, il pensera au vol de flamours qu'il aperçut ce matin-là, dans un ciel sans nuages, en sortant du fortin de la vallée d'Émeraude.

Le flamour n'est pas un migrateur ordinaire : venu du couchant, il se dirige droit vers l'est et le soleil levant, vers ces pays de la source et de la lumière dont nul, jamais, ne le vit revenir. On dirait qu'il va se disperser, se dissoudre là-bas, s'anéantir dans cette clarté naissante, comme meurt le fleuve dans l'Océan – où il subsiste pourtant. Ses couleurs sont celles du feu et ses dimensions impressionnantes : plus de vingt coudées de la pointe du bec à l'ultime touffe enflammée de sa parure. Mais ce qui le distingue des autres oiseaux, ce sont ses ailes. Il en a huit paires d'égale grandeur et qui battent l'air en cadence. Vu du sol, il semblerait une haute galère frappant de ses rames conjuguées la surface écumeuse des mers. Voilà ce qui en fait l'oiseau-signe, le cygne aérien du destin – et

pourquoi, franchissant comme chaque matin le fossé d'enceinte où, sur une eau noire, flottaient des lotus roses, It'van fut ému en apercevant les flamours. Il allait se passer quelque chose, se dit-il, un événement qui mettrait un terme à sa vie tranquille et rêveuse, à sa longue adolescence et à sa paresse ensoleillée.

Il les suivit longtemps du regard, puis, quand ils eurent disparu, comme avalés par la bouche embrasée du ciel, il prit son élan dans la rue centrale du village, entre les paillotes encore assoupies, vers les rizières en terrasses qui s'étagaient là-bas au-dessus du cours d'eau où s'attardaient les brumes de l'aurore. Et, pendant que se hâte ainsi le jeune homme aux longs cheveux blonds, donnons quelques détails indispensables à l'intelligence de ce récit.

It'van a vingt-deux ans. Il est vêtu d'une tunique jaune lui arrivant aux genoux et laissant à découvert ses bras nus. Il porte en bandoulière une besace de cuir remplie de cette herbe bleue qu'il destine à une certaine personne dont nous ferons bientôt connaissance. Sa main brandit un arc et des flèches. Son visage annonce la franchise, la force, mais aussi l'incomplétude. Un être mystérieux – et comme futur – semble lové en lui, qui attend l'instant favorable pour se déployer et se montrer à la clarté du jour. It'van est en formation et sur le chemin du rassemblement. Il est un pur devenir, une fenêtre où s'accoudera l'homme nouveau qui patiente dans la chambre. Une fenêtre, oui, une haute fenêtre, car il est d'imposante stature, mesurant à peine moins de sept pieds, précise silhouette physique qui semble être enveloppée d'une autre et imprécise silhouette: celle formée par la lumière qui émane de lui, gangue impalpable et mouvante que seuls le sommeil ou la mort peuvent altérer.

«It'van-le-blond»: c'est ainsi qu'on le nomme dans la vallée, mais aussi – en raison de ses origines –

«It'van-l'abandonné». Vingt années auparavant, le roi Tanguy, monarque électif de la vallée d'Émeraude, l'a recueilli au pied d'un arbre, dans la savane, enfant oublié, sans doute rejeté par un de ces chariots errants de réfugiés que la guerre et la famine avaient chassés des villes dévastées. Ou peut-être, comme le suggère encore le roi en souriant, était-il le fruit tombé de ce manguiier vénérable à la base duquel, paisible, il reposait. En tout cas, il emporta ce fruit, le vêtit, le nourrit et veilla personnellement à son éducation.

Tanguy était un de ces hommes d'armes percés de cent blessures, balafrés du front au menton et qui, de l'art intuitif de la guerre, savent utiliser toutes les ressources. «Sois en harmonie avec toi-même, disait-il. Célèbre en toi les épousailles de l'instinct et de l'intelligence et tu triompheras de tes ennemis. Même quand tu dors, ajoutait-il, l'être obscur que tu contiens doit être sans cesse en éveil, comme un grand duc dans la nuit épaisse. Et s'il sait que tu l'écoutes, que tu lui attribues grande importance, alors il t'enverra maints messages dont tu tireras profit.»

Depuis peu, cependant, il ne prononçait plus ce genre de phrases. On eût dit qu'il se méfiait désormais des conseils du grand duc, ce guide intérieur qui trône en son palais des ténèbres. Lui si joyeux naguère, si présent au monde, s'était assombri, était devenu irritable, sauvage, solitaire. Cela préoccupait non seulement It'van, mais aussi Anne, la fille unique du roi.

– Comment cela est-il possible? demandait-elle au jeune homme. Pourquoi a-t-il changé à ce point? Il se met en colère pour des riens et me tourmente sans raison.

It'van ne savait que répondre. Plusieurs fois il avait tenté d'obtenir des éclaircissements sur ce sujet auprès du roi, mais celui-ci l'avait rembarré avec grossièreté. N'eût été la reconnaissance qu'il devait à Tanguy, il s'en fût peut-être offusqué.

Le roi était en effet le bienfaiteur d'It'van. Il lui avait enseigné tout ce qu'il savait. A son tour, le jeune homme était devenu un redoutable guerrier et le meilleur archer certainement de la vallée d'Émeraude. Il était capable, à cent pas, de ficher sa flèche au centre d'une minuscule arboise.

Là où il excellait véritablement c'était dans les tâches d'observation, domaine où ses dons étaient exceptionnels – et c'est pourquoi il devint le guetteur privilégié du fortin. La situation du château de Tanguy – une petite forteresse en bois, entourée d'une palissade et d'un fossé – contrariait la pleine vision des espaces environnants. Le danger ne pouvait venir du nord où s'étendait l'immense et infranchissable forêt d'Iscambe, jungle enchevêtrée, peuplée de singes hurleurs, de clapattes visqueux et furtifs, de gnomes imprévisibles et où de grandes villes mortes s'effondraient peu à peu dans la végétation. Le péril venait du sud où l'on se battait encore sur les rives de la Loire.

Deux partis s'y disputaient le pouvoir à coups d'insultes, de canons rouillés et d'épées ébréchées. Le premier était l'OCRE (Organisation de Combat Révolutionnaire), attaché à la démocratie pluraliste, système de multiples cellules d'asservissement où l'homme rencontrait aussitôt le petit maître qui l'écrasait. Il s'opposait à l'ARP (Action Révolutionnaire du Peuple) qui préconisait au contraire un dictateur unique, lointain et féroce, un commandement central et une foule d'esclaves à l'échine courbée. Miliciens de l'ARP, gardes d'assaut de l'OCRE s'entre-tuaient dans les cités désertes qui n'en finissaient pas de brûler et dont les incendies éloignés coloraient le ciel nocturne. Il arrivait parfois qu'une trêve vînt apaiser les combats. C'étaient ces interruptions que redoutaient les habitants de la vallée d'Émeraude, car des

commandos de l'une ou l'autre faction en profitaient pour s'élaner en colonnes infernales loin vers le nord, jusqu'à la forêt d'Iscombe. Certes les Émeraldiens rendaient coup pour coup et Tanguy-l'ancien savait conduire au combat, non seulement la garnison du fortin, mais aussi artisans et paysans rassemblés en compagnies d'archers et de lanceurs de pierres. Encore fallait-il être prévenu un certain temps à l'avance pour battre le rappel des troupes et mettre sur pied une défense intelligente. C'est ici, précisément, qu'intervenait It'van.

Tous les matins il allait se poster au sommet d'une colline située à une heure de marche de la petite forteresse. Là, juché sur un arbre où il s'était construit une cabane aérienne, il regardait, au-delà du parfait damier des rizières, la plaine sauvage, savane desséchée où de rares boqueteaux verdoyaient modestement. Il pouvait rester des heures ainsi, immobile, contemplant les lointains, l'esprit aventureux et qui s'enfonçait avec délices dans l'ombreuse nation du dedans. Pourtant, quel que fût son parcours intérieur, il demeurait attentif aux moindres phénomènes du monde sensible. Une troupe en marche – fût-elle éloignée de dix lieues – trahit toujours sa présence par une infime altération du paysage. Cela peut être le bref éclair d'une arme où le soleil, soudain, s'exclame, la mince fumée azurée d'un feu de camp étouffé, l'envol d'une escadrille de corneilles hors du feuillage où elle bivouaquait.

Ainsi, tout en rêvant, It'van continuait à fixer sur le sud le regard du guetteur. D'ailleurs, si par mégarde il s'était endormi, l'eussent réveillé en cas d'urgence non seulement le grand duc qui, en lui, restait sur le qui-vive, mais aussi la sombre et vivante immensité à laquelle il s'adossait.

Derrière lui, à une centaine de mètres de la colline,

commençait la forêt d'Iscombe, masse impénétrable au regard où nul – à moins d'être fou – ne se fût risqué. A la lisière, de grands arbres aux troncs blanchâtres laissaient pendre leurs lianes comme les débris des liens dont ils se seraient jadis libérés pour croître. De l'endroit où il était installé, It'van dominait le faîte de la jungle, incessant moutonnement que trouaient çà et là les tours lointaines des cités englouties. Des oiseaux étranges et dorés jaillissaient parfois de l'épaisse nappe de feuillage, montaient un instant vers le soleil puis piquaient bien vite, comme éblouis, vers l'océan de verdure. Au déclin du jour la forêt retentissait de cris d'adoration, d'appels, de clameurs. Des parfums subtils, alors, émanaient d'elle avec la rosée du soir. Et si une averse, peu avant, avait fait crépiter les feuilles, les dernières sagaies du soleil couchant exaltaient jusqu'à la folie des senteurs de courtisane langoureuse. Oui, cette forêt était une femme : elle en avait la molle et rêveuse nonchalance, les mouvements doux qu'interrompaient soudain de noirs éclats. Dans la journée, sous l'intense chaleur, elle semblait dormir. Dormait-elle vraiment ? Des frémissements la parcouraient. On eût dit la somnolence d'une brune et exotique beauté allongée sur le divan du monde. Puis elle tressaillait et ses mouvantes frondaisons s'emplissaient de soupirs. Soufflait alors sur It'van l'haleine même des ténèbres, relent d'une cave longtemps close et dont on ouvre la porte, senteur de sous-bois humide, profond, mystérieux.

Parfois, venue d'ouest, avec sa haute cavalerie de nuages, la tempête assaillait en bourrasques la forêt assoupie : sous l'étreinte du vent elle haletait, gonflait ses muscles de feuillage, roulait sa hanche verte jusqu'à l'horizon. Sur la colline, dans sa cabane accrochée au sommet de l'arbre de guet, It'van bougeait des mêmes mouvements dont l'immense jungle était

secouée. Dans ces instants il lui semblait l'embrasser étroitement, faire corps avec elle, s'identifier à elle : il lui semblait être lui-même cette forêt bousculée par l'orage. Il finit par la considérer comme un être vivant, un être unique, avec ses désirs, ses passions et, surtout, son langage. Elle lui parlait, la forêt d'Iscombe ! Du salut matinal – ruissellement de brise à travers les feuilles – jusqu'au grave et craquant adieu du soir, c'étaient de longues et verdoyantes conversations.

Qu'elle lui fût amicale, It'van n'en pouvait douter. Il en eut la preuve en une très sérieuse circonstance. L'année précédente, au début de la saison sèche, des fièvres l'avaient plongé dans une torpeur passagère. Quoique affaibli, il avait tenu à ne rien changer de ses occupations. Il continuait à gagner son poste de guet, à poser sur les lointains pays de la barbarie un regard de vigilance. Un matin, alors qu'il était assis et adossé au tronc de l'arbre, il s'était endormi, le front brûlant et ruisselant de sueur. Quelques minutes plus tard l'avait réveillé un surprenant tumulte : une agitation secrètement accordée avec la fièvre qui lui battait les tempes. Il s'était retourné. La forêt d'Iscombe grondait, elle bougeait follement, comme un animal dans un enclos que l'incendie menace. Parfois deux arbres s'écartaient, la lisière se trouait et une bouche noire, convulsée, apparaissait, où s'exprimait il ne savait quel rauque avertissement. La forêt était inquiète, mais pourquoi ? Haussant les épaules, il s'était détourné d'elle et avait jeté sur l'horizon du sud un bref et machinal regard. Il avait alors sursauté et écarquillé les yeux. Là-bas, au fond de la plaine accablée de soleil, s'apercevait un léger nuage de poussière, celui que soulève une troupe en marche à travers une savane aride.

Le lendemain après-midi, la colonne des gardes

d'assaut de l'OCRE, ralentis par leurs choupins – animaux de trait sensuels et paresseux –, avait débouché sans méfiance dans la vallée d'Émeraude, s'appêtant à recueillir la reddition du fortin. Ils étaient un peu plus d'une centaine, vêtus d'uniformes de couleur caca d'oie, de casques en forme d'assiette à soupe, arborant des lances, des épées, des arbalètes. Certains portaient ces armes venues des temps anciens, nommées fusils mais que de rarissimes munitions rendaient presque inopérantes. Hissée sur un chariot sans bâche, halée par des choupins qui en tendant le cou faisaient mine de s'exténuer, une vieille mitrailleuse à la gueule rouillée était pointée sur le fortin. Une moto accablée d'âge pétaradait, sur laquelle un officier lançait des ordres d'un air sévère. Avec une altière assurance la colonne s'engouffra dans un bois d'eucalyptus. Quand elle y eut complètement pénétré, un liquide brûlant s'échappa d'outres placées dans le feuillage, pluie d'huile bouillante qui fit jaillir, avec des cris de souffrance, le hurlement veule des choupins. La troupe, stupéfaite de cette agression venue d'en haut, reflua sur le chemin, cherchant à sortir du bois. Ils n'avaient pas fait dix pas dans cette direction qu'ils s'arrêtèrent : devant eux une centaine d'archers en position de tir les visaient. Ils firent demi-tour et se précipitèrent dans l'autre sens, vers le fortin. Là aussi la voie était bloquée. Une foule d'hommes lourdement armés, à l'affût derrière leurs hauts boucliers, dardaient sur eux des lances d'impressionnante longueur. Alors, torturés par l'huile qui rissolait sur leurs épaules, craignant la vibrante décharge des arcs et l'attaque des lanciers, ils quittèrent le chemin pour se ruer dans le sous-bois. Tout à coup le sol qu'ils croyaient sûr, gazon qu'ils foulaient de leur course rapide, se déroba sous leurs pas et ils furent engloutis dans des fosses profondes et remplies de lait de chaux.

Ceux qui tentaient d'échapper à ces chausse-trapes en reculant à nouveau y furent poussés par un flot d'assaillants et subirent le sort général. Un jour et une nuit ils restèrent à crier au fond de leurs pièges liquides. Ils furent libérés à l'aube et renvoyés, blanchâtres, craquelés, dans la savane stérile, statues en mouvement qui regagnaient leurs désastreuses cités.

A partir de cette embuscade naquit chez It'van le désir de pénétrer un jour à l'intérieur de la forêt d'Iscambe. Certes les autres – et Tanguy-l'ancien en particulier – n'eurent pas de mots assez sévères pour accabler « ce projet délirant », mais au fil des mois ne fit que s'affermir la résolution du jeune guetteur. Il avait même repéré l'endroit où il s'introduirait : une route des anciens temps, cimentée et goudronnée, séparée en deux voies par une balustrade rouillée et qui s'engouffrait dans la jungle. Bien entendu, si résistant qu'eût été le revêtement, il n'avait pu empêcher la végétation de le crever. Les arbres qui s'y enracinaient l'avaient troué ; il subsistait par plaques entières et formait en tout cas une voie de pénétration acceptable.

Les Émeraldiens pour leur part considéraient comme un net désagrément la proximité de la forêt d'Iscambe, maléfique voisinage qui les condamnait la nuit à se barricader chez eux. Ce n'étaient point tant les fauves, les gnomes ou les grands singes hurleurs qui les effrayaient, que les clapattes. Leurs lamentations, leurs cris de désespoir, expression d'une douleur sans remède et qui, certaines nuits de pleine lune, semblaient être la voix de la forêt, picoraienit leurs échine de frissons désagréables. On les accusait de tous les maux. Si quelqu'un mourait en pleine force de l'âge, on le disait avoir été touché par un clapatte. Et si l'on signalait un cas de folie, leur influence mauvaise était dénoncée. On racontait aussi qu'ils étaient

munis de petites cordelettes et qu'ils étranglaient les imprudents qui la nuit se risquaient au-dehors. It'van avait beau représenter que nul n'avait jamais été étranglé dans la vallée d'Émeraude, on haussait les épaules et on narrait des histoires anciennes et invérifiables.

Le jeune homme soupçonnait qu'il y avait beaucoup d'exagération dans tout ce que l'on racontait au sujet des clapattes. Ces êtres lamentables qu'il entendait souvent pleurer ne pouvaient avoir la férocité qu'on leur prêtait, et certainement ils étaient davantage des victimes que des bourreaux. Toutefois il restait sur ses gardes. Quand il empruntait son chemin de lisière pour gagner la colline, il gardait toujours une flèche engagée à son arc afin de pouvoir tirer plus rapidement.

Il en avait aperçu un. C'était précisément à l'endroit où l'ancienne route goudronnée s'enfonçait dans la végétation. It'van rêvait à sa future expédition et supputait ses chances de rester plus d'une journée dans la forêt, quand il avait entendu un bruit bizarre, comme d'une chaussure qui se dégagerait difficilement d'un sol humide et marécageux. Il avait levé les yeux et vu l'espace d'un instant, à quelques mètres de lui, un de ces terrifiants clapattes dont le voisinage semait l'épouvante dans la vallée d'Émeraude. C'était une pauvre créature aux prunelles énormes et exorbitées, qui jetait sur lui un plaintif regard. Il avait la stature et l'aspect d'un enfant de dix ans – mais malingre et de la morne couleur des papillons de nuit. Ses grandes oreilles en feuille de chou bougeaient mollement, comme agitées par les brises. Sa bouche était ouverte sur de petites dents luisantes et une langue étrangement immobile. Une humeur visqueuse couvrait sa peau sombre; l'on eût dit qu'en certains endroits – à l'aîne, sous les bras, sur la poitrine, au sommet de la

tête – elle se résorbait en bulles malsaines qui claquaient. Le clapatte était nu et un petit sexe ressemblant à un cigare à demi entamé pendait entre ses cuisses rachitiques. Soudain, tout en fixant It'van de ses yeux rouges et larmoyants, il avait poussé un long gémissement, plainte si désespérée que le jeune homme, lâchant son arc, avait levé vers lui une main compatissante. Aussitôt, d'un bref élan de ses pieds spongieux, le clapatte avait bondi et disparu dans les fourrés. Là où il s'était tenu, sur l'ancien macadam, un rayon de soleil saoulait de reflets dorés une petite plaque de liquide.

Depuis cette rencontre – et bien qu'il n'en eût plus revu par la suite – It'van avait décrété que les clapattes n'étaient pas dangereux. Aussi ce matin-là – jour où notre histoire commence –, c'était sans inquiétude aucune qu'il longeait la jungle.

A la lisière, un vieux vent chaud et exténué poussait ses derniers soupirs sur les palmes. Parfois une compagnie de singes, bousculant le feuillage, brisait la paisible extase des arbres... C'était une idyllique journée où tout brillait comme une neuve piécette, où le ciel lui-même paraissait avoir été repeint pendant la nuit.

Avant de gravir sa colline, It'van rendit visite à Noémie. Il l'avait découverte une semaine auparavant, moribonde, affamée, incapable du moindre mouvement. Avec des branchages et des feuilles de bananier, il lui avait construit un abri. Tous les matins il lui apportait l'herbe bleue nécessaire à sa subsistance. Et puis, la veille, It'van avait été récompensé de ses soins. Noémie avait pondu, en poussant des « Huch-huch » déchirants, quatre œufs gros comme des boulets, qu'elle se mit tout aussitôt à couvrir. Quand It'van

parvint à sa retraite, elle était sur le seuil. Lissant ses pattes poilues, elle observait sa quadruple création. Ses yeux étaient immenses : disques légèrement incurvés aux innombrables facettes, une pensée d'or semblait s'y mouvoir et s'y vêtir de couleurs ardentes et successives. Ses ailes vibraient, ou plutôt ronronnaient, et l'on voyait leur transparente substance s'orner d'yeux éphémères semblables à ceux – durables – dont le plumage des paons est paré.

Noémie était une mouche de Cappadoce, c'est-à-dire qu'elle avait la dimension d'un gros bœuf de labour. Mais elle était bien plus gracieuse et quand elle faisait onduler sa trompe noire, ou bien qu'elle se lissait les pattes avec la nonchalance d'une femme douce et pensive, elle était réellement charmante. Ces mouches gigantesques étaient apparues jadis pendant l'année terrible, année où la civilisation sombra. Elles bourdonnaient, ces énormes bêtes, dans les villes incendiées, tournoyaient longtemps au-dessus des brasiers, parmi les fumées délétères, avant de repérer leur nourriture et de fondre sur elle comme une balle. Le caoutchouc brûlé formait, à cette époque-là, l'essentiel de leurs moyens de subsistance : et encore le voulaient-elles fraîchement consommé, épicé de braises encore vivantes. Un gros pneu qui fumait était pour elles un plat délectable : froid, elles le regardaient avec répugnance. Lorsque eurent été brûlées ou bien refroidies toutes les provisions de pneumatiques que compaient les vieilles cités, les mouches de Cappadoce durent se mettre en quête d'une autre pitance. Elles la trouvèrent – parcimonieusement répandue – dans les campagnes et les forêts. C'était une petite herbe courte et bleuâtre qui possédait non seulement le goût mais aussi les vertus du caoutchouc brûlé. Malheureusement les pâturages d'herbe bleue étaient insuffisants pour nourrir le peuple innombrable et aérien des

mouches de Cappadoce, aussi beaucoup moururent-elles. Et il n'était pas rare, dans la savane desséchée, de tomber sur leurs cadavres renversés, masses pourrissantes autour desquelles des nuages de mouches lilliputiennes bourdonnaient de jalousie satisfaite.

On en voyait quelques-unes, parfois, survoler la vallée d'Émeraude et tourner au-dessus du fortin. Il eût été aisé, dans ces circonstances, de les abattre, mais il n'y avait point d'utilité à le faire. Ces mouches avaient une odeur forte qui les rendait incontestibles. Elles ne présentaient nul danger pour l'homme. Dans leurs rapports avec lui, elles étaient timides et se tenaient éloignées. A l'intérieur même du fortin, par une bizarrerie de la nature, l'herbe bleue croissait avec abondance : jamais, de jour ou de nuit, une mouche de Cappadoce n'eut l'audace de venir s'en repaître. Tournoyant dans le ciel, elles la regardaient avec nostalgie mais n'osaient se risquer parmi les hommes d'armes qui, sans doute, les eussent laissées faire. C'est pourquoi demeurait intact ce trésor alimentaire dont It'van faisait largement profiter Noémie. Non seulement il lui en apportait chaque matin, mais en plus il avait constitué au fond de l'abri une réserve de cette herbe providentielle, aussi bonne sèche que fraîche-ment fauchée...

Il vint s'agenouiller à son côté et lui flatta doucement l'échine, là où les ailes s'enracinaient dans la cuirasse aux reflets dorés. Elle tourna vers lui son énorme tête triangulaire dont les yeux – en verdâtre mosaïque – occupaient la plus grande part. « Huch-huch », dit-elle avec douceur avant de reprendre son observation. Dans l'abri, les quatre œufs posés sur une litière de foin étaient agités de mouvements sporadiques. Bientôt, l'un d'entre eux se fendilla et s'ouvrit sur un petit trésor ténébreux. Une trompe noire apparut, maladroite et hésitante, puis un corps menu qui se

déplia hors de la coque brisée en deux. Pas plus grande qu'un lapin, la jeune mouche regardait le monde de ses yeux immenses et sérieux où, déjà, le soleil s'égouttait. Elle fit en avant deux ou trois pas chancelants et tomba. Étonnée, elle resta un instant sur le dos, dévoilant essieux et rouages de chair, battant ses pattes comme des cartes. Enfin Noémie s'approcha d'elle, la remit d'aplomb, procéda de sa trompe aspirante à la première et maternelle toilette.

Pendant ce temps les autres œufs avaient éclaté, livrant passage au reste de la progéniture. Toute la journée fut occupée par des tâches éducatives. Il s'agissait d'apprendre à marcher puis à voler. La mère essayait de leur donner l'exemple, mais l'envol fut difficile. It'van dut lui prêter main-forte. Se saisissant des bébés mouches, il les haussait à l'extrémité de ses bras, les projetait en l'air, tâchant de leur imprimer un élan qui leur permît de se maintenir un certain temps au-dessus du sol. Ces tentatives furent à la fin couronnées de succès. Quand le soir vint coller sur la vitre du ciel sa grande aile luxuriante de papillon pourpre, la famille de Noémie put s'envoler puis, après avoir tourné un instant au-dessus d'It'van, s'élancer vers le nord en survolant la forêt d'Iscombe. It'van les regarda disparaître dans l'air embaumé, minuscules petits points se suivant l'un l'autre et que le soleil rosissait, tandis que des verdoyantes tribunes des grands arbres s'élevaient, tels des cris d'encouragement, les clameurs des grands singes.

Lorsque les mouches se furent évanouies dans les lointains, It'van s'avisa de sa faute. Il avait délaissé sa besogne de guetteur : il n'était pas monté aujourd'hui au sommet de la colline. Il haussa les épaules. L'éventualité d'une nouvelle expédition militaire de l'OCRE ou de l'ARP était bien improbable. Ils attendraient longtemps encore avant de se risquer à nouveau vers

la vallée d'Émeraude. Il allait rebrousser chemin dans la direction du fortin quand un scrupule le retint. « Je pourrais quand même jeter un coup d'œil », se dit-il. Il courut vers sa colline, la gravit à grands pas. Lorsqu'il en eut atteint le faîte, il resta un long moment ébahi.

Devant lui, à moins d'un quart de lieue, deux hommes chargés de sacs et vêtus de robes de laine s'avançaient. L'un avait de longs cheveux blancs. Le second, beaucoup plus jeune, était un adolescent, semblait-il. Un choupin sans aucun fardeau les suivait à quelques pas, bougeant sa tête lunaire et faisant mine de peiner. Glissant une flèche à son arc, It'van tira en l'air. Décrivant une longue courbe, le projectile tomba à quelques pas devant les voyageurs. Surpris, ils s'arrêtèrent.